

FM Parcours textuel Olivier

rencontre avec Olivier à la gare Saint lazare

Nous n'aurions à déplorer rien de ce qui arriva par la suite, si seulement la joie qu'Édouard et Olivier eurent à se retrouver eût été plus démonstrative ; mais une singulière incapacité de jauger son crédit dans le cœur et l'esprit d'autrui leur était commune et les paralysait tous deux ; de sorte que chacun se croyant seul ému, tout occupé par sa joie propre et comme confus de la sentir si vive, n'avait souci que de ne point trop en laisser paraître l'excès.

C'est là ce qui fit qu'Olivier, loin d'aider à la joie d'Édouard en lui disant l'empressement qu'il avait mis à venir à sa rencontre, crut séant de parler de quelque course que précisément il avait eu à faire dans le quartier ce matin même, comme pour s'excuser d'être venu. Scrupuleuse à l'excès, son âme était habile à se persuader que peut-être Édouard trouvait sa présence importune. Il n'eut pas plus tôt menti, qu'il rougit. Édouard surprit cette rougeur, et, comme d'abord il avait saisi le bras d'Olivier, d'une étreinte passionnée, crut, par scrupule également, que c'était là ce qui le faisait rougir (I, 9) .

Un autre Olivier dans le Journal d'Edouard :

Son amitié pour Olivier était évidemment des plus vives ; il n'avait pas de meilleur ami et n'aimait personne autant sur la terre, puisqu'il ne pouvait aimer ses parents ; même, son cœur se raccrochait provisoirement à ceci d'une façon presque excessive ; mais Olivier et lui ne comprenaient pas tout à fait de même l'amitié. Bernard, à mesure qu'il avançait dans sa lecture, s'étonnait toujours plus, admirait toujours plus, mais un peu douloureusement, de quelle diversité se montrait capable cet ami qu'il croyait connaître si bien. Olivier ne lui avait rien dit de tout ce que racontait ce journal. D'Armand et de Sarah, à peine soupçonnait-il l'existence. Comme Olivier se montrait différent avec eux, de ce qu'il se montrait avec lui !... Dans cette chambre de Sarah, sur ce lit, Bernard aurait-il reconnu son ami ? (I, 12)

Olivier chez Passavant (entremise de Vincent)

C'est vrai que vous ne fumez pas ? – Tout de même, si, dit Olivier, en acceptant cette fois. Merci. – Permettez-moi de vous dire, Olivier... vous voulez bien que je vous appelle Olivier ? Je ne peux pourtant pas vous traiter en "Monsieur" ; vous êtes beaucoup trop jeune, et je suis trop lié avec votre frère Vincent pour vous appeler Molinier. Eh bien, Olivier, permettez-moi de vous dire que j'ai infiniment plus de confiance dans votre goût qu'en celui de Sidi Dhurmer. Accepteriez-vous d'assumer cette direction littéraire ? Sous ma surveillance un peu, naturellement ; dans les premiers temps tout au moins. Mais je préfère que mon nom ne figure pas sur la couverture. Je vous expliquerai pourquoi, plus tard... Vous prendriez peut-être un verre de porto, hein ? J'en ai d'excellent. » Il atteignit sur une sorte de petit buffet, à portée de sa main, une bouteille et deux verres qu'il emplit. « Eh bien, qu'en pensez-vous ?
– Il est excellent, en effet.

– Je ne vous parle pas du porto, protesta Robert en riant ; mais de ce que je vous disais tout à l’heure. » Olivier avait feint de ne pas comprendre. Il craignait d’accepter trop vite et de laisser trop paraître sa joie.

Il rougit un peu et balbutia confusément : « Mon examen ne me...

– Vous venez de me dire qu’il ne vous occupait pas beaucoup, interrompit Robert. Et puis la revue ne paraîtra pas tout de suite. Je me demande même s’il ne vaudra pas mieux en remettre le lancement à la rentrée. Mais, de toute manière, il importait de vous pressentir. Il faudrait tenir plusieurs numéros tout préparés avant octobre et il serait nécessaire de beaucoup nous voir cet été, pour en parler. Qu’est-ce que vous comptez faire pendant ces vacances ?

– Oh ! je ne sais pas trop. Mes parents vont probablement aller en Normandie, comme tous les étés.

– Et il faudra que vous les accompagniez ?... Accepteriez-vous de vous laisser un peu décrocher ?...

– Ma mère ne consentira pas.

– Je dois dîner ce soir avec votre frère ; me permettez-vous de lui en parler ?

(...)

« Alors, vous appréciez mon porto, dit-il par manière de diversion. En voulez-vous encore un verre ?

– Non, non, merci... Mais il est excellent.

– Oui, j’ai été très frappé de la maturité et de la sûreté de votre jugement, l’autre soir. Vous n’avez pas l’intention de faire de la critique ?

– Non.

– Des vers ?... Je sais que vous faites des vers. Olivier rougit de nouveau. – Oui, votre frère vous a trahi. Et vous connaissez sans doute d’autres jeunes qui seraient tout prêts à collaborer... Il faut que cette revue devienne une plate-forme de ralliement pour la jeunesse. C’est sa raison d’être. Je voudrais que vous m’aidiez à rédiger une espèce de prospectus-manifeste qui indiquerait, sans les préciser trop, les nouvelles tendances. Nous en reparlerons. Il faut faire choix de deux ou trois épithètes ; pas des néologismes ; de vieux mots très usagés, qu’on chargera d’un sens tout neuf et qu’on imposera. Après Flaubert, on a eu : “Nombreux et rythmé” ; après Leconte de Lisle : “Hiératique et définitif” ... Tenez, qu’est-ce que vous penseriez de : “Vital” Hein ?... “Inconscient et vital” ... Non ?... “Élémentaire, robuste et vital” ?

– Je crois qu’on pourrait encore trouver mieux, s’enhardit à dire Olivier, qui souriait sans sembler approuver beaucoup.

– Allons, encore un verre de porto...

– Pas tout à fait plein, je vous prie. (I, 16)

SAAS FEE

extraits de la lettre de Bernard à Olivier :

À ce propos, je suis chargé de t’exprimer tous les regrets de mon compagnon de voyage d’être parti sans te revoir. Car sais-tu qui m’emmenait ? Tu le devines déjà... c’est Édouard, c’est ton fameux oncle, que j’ai rencontré le soir même de son arrivée à Paris, dans des circonstances assez extraordinaires et sensationnelles, que je te raconterai plus

tard. Mais tout est extraordinaire dans cette aventure et, quand j'y repense, la tête me tourne.

(...)

l'hôtel n'a pu nous offrir que deux chambres, une grande à deux lits et une petite, qu'il a été convenu devant l'hôtelier que je prendrais – car, pour cacher son identité, Laura passe pour la femme d'Édouard ; mais chaque nuit c'est elle qui occupe la petite chambre et je vais retrouver Édouard dans la sienne. Chaque matin c'est tout un trimballement pour donner le change aux domestiques. Heureusement, les deux chambres communiquent, ce qui simplifie.

(...)

La conversation d'Édouard est d'un intérêt prodigieux. Il ne me parle pas beaucoup directement, bien qu'il affecte de me traiter en secrétaire ; mais je l'écoute causer avec les autres ; avec Laura surtout, à qui il aime raconter ses projets. Tu ne peux pas te rendre compte de quel profit cela est pour moi. Certains jours je me dis que je devrais prendre des notes ; mais je crois que je retiens tout. Certains jours je te souhaite éperdument ; je me dis que c'est toi qui devrais être ici ; mais je ne puis regretter ce qui m'arrive, ni souhaiter y rien changer. Du moins dis-toi bien que je n'oublie pas que c'est grâce à toi que je connais Édouard, et que je te dois mon bonheur.

(II, 1)

Même chapitre : réaction d'Olivier

une sorte de raz de marée où se mêlait du dépit, du désespoir et de la rage. Il se sentait à la fois supplanté dans le cœur de Bernard et dans celui d'Édouard. L'amitié de ses deux amis évinçait la sienne. Une phrase surtout de la lettre de Bernard le torturait, que Bernard n'aurait jamais écrite s'il avait pressenti tout ce qu'Olivier pourrait y voir : « Dans la même chambre », se répétait-il – et l'abominable serpent de la jalousie se déroulait et se tordait en son cœur. « Ils couchent dans la même chambre !... » Que n'imaginait-il pas aussitôt ? Son cerveau s'emplissait de visions impures qu'il n'essayait même pas de chasser. Il n'était jaloux particulièrement ni d'Édouard, ni de Bernard ; mais des deux. Il les imaginait tour à tour l'un et l'autre ou simultanément, et les enviait à la fois. Il avait reçu la lettre à midi. « Ah ! c'est ainsi... », se redisait-il tout le restant du jour. Cette nuit, les démons de l'enfer l'habitèrent. Le lendemain matin il se précipita chez Robert. Le comte de Passavant l'attendait.

Lettre d' Olivier à Bernard

« Sache que c'est le rédacteur en chef de la nouvelle revue Avant-Garde, qui t'écrit. Après quelques délibérations, j'ai accepté d'assumer ces fonctions, dont le comte Robert de Passavant m'a jugé digne. C'est lui qui commandite la revue, mais il ne tient pas trop à ce qu'on le sache et, sur la couverture, c'est mon nom seul qui figurera. Nous commencerons à paraître en octobre ; tâche de m'envoyer quelque chose pour le premier numéro ; je serais désolé que ton nom ne brillât pas à côté du mien, dans le premier sommaire. Passavant voudrait que, dans le premier numéro, paraisse quelque chose de très libre et d'épicé, parce qu'il estime que le plus mortel reproche que puisse encourir une jeune revue, c'est d'être pudibonde ; je suis assez de son avis.

Nous en causons beaucoup. Il m'a demandé d'écrire cela et m'a fourni le sujet assez risqué d'une courte nouvelle ; ça m'ennuie un peu à cause de ma mère, que cela risque de peiner ; mais tant pis. Comme dit Passavant : plus on est jeune, moins le scandale est compromettant.

(...)

« Passavant est un compagnon charmant ; il n'est pas du tout entiché de son titre ; il veut que je l'appelle Robert ; et il a inventé de m'appeler : Olive. Dis, si ce n'est pas charmant ? Il fait tout pour me faire oublier son âge et je t'assure qu'il y parvient. Ma mère était un peu effrayée de me voir partir avec lui, car elle le connaissait à peine. J'hésitais, par crainte de la chagriner. Avant ta lettre, j'avais même presque renoncé. Vincent l'a persuadée et ta lettre m'a brusquement donné du courage. Nous avons passé les derniers jours, avant le départ, à courir les magasins. Passavant est si généreux qu'il voulait toujours tout m'offrir et que je devais sans cesse l'arrêter. Mais il trouvait mes pauvres nippes affreuses : chemises, cravates, chaussettes, rien de ce que j'avais ne lui plaisait ; il répétait que, si je devais vivre quelque temps avec lui, il souffrirait trop de ne pas me voir vêtu comme il faut – c'est-à-dire : comme il lui plaît. Naturellement, on faisait envoyer chez lui toutes les emplettes, par crainte d'inquiéter maman. Il est lui-même d'une élégance raffinée ; mais surtout il a très bon goût, et beaucoup de choses qui me paraissaient supportables me sont devenues odieuses aujourd'hui.

(...)

Il a surtout des opinions et des idées extrêmement originales. Je le pousse tant que je peux à écrire certaines théories tout à fait neuves qu'il m'a exposées sur les animaux marins des bas-fonds et ce qu'il appelle les "lumières personnelles", qui leur permet de se passer de la lumière du soleil, qu'il assimile à celle de la grâce et à la "révélation". Exposé en quelques mots comme je fais, ça ne peut rien dire, mais je t'assure que, lorsqu'il en parle, c'est intéressant comme un roman.

(on retrouve dans cette description des mœurs des poissons les propos de Vincent, que Passavant a feint de ne pas trouver intéressants mais qu'il pille !)

(...)

« Dis à l'oncle É... que je pense à lui constamment ; que je ne puis pas lui pardonner de m'avoir plaqué et que j'en garde au cœur une blessure mortelle. »

Ces lignes étaient les seules sincères de cette lettre de parade, toute dictée par le dépit. Olivier les avait barrées.

(...)

Un long temps passa. Bernard essayait en vain de dormir. La lettre d'Olivier le tourmentait. À la fin, n'y tenant plus, et comme il entendait Édouard s'agiter dans son lit, il murmura : « Si vous ne dormez pas, je voudrais vous demander encore... Qu'est-ce que vous pensez du comte de Passavant ? – Parbleu, vous le supposez bien, dit Édouard. Puis, au bout d'un instant : – Et vous ? – Moi, dit Bernard sauvagement... je le tuerais. »

dernier chapitre de la deuxième partie : le narrateur parle de ses personnages :

Je ne puis point me consoler de la passade qui lui a fait prendre la place d'Olivier près d'Édouard. Les événements se sont mal arrangés. C'est Olivier qu'aimait Édouard. Avec quel soin celui-ci ne l'eût-il pas mûri ? Avec quel amoureux respect ne l'eût-il pas guidé, soutenu, porté jusqu'à lui-même ? Passavant va l'abîmer, c'est sûr. Rien n'est plus pernicieux pour lui que cet enveloppement sans scrupules. J'espérais d'Olivier qu'il aurait mieux su s'en défendre ; mais il est de nature tendre et sensible à la flatterie. Tout lui porte à la tête. De plus j'ai cru comprendre, à certains accents de sa lettre à Bernard, qu'il était un peu vaniteux. Sensualité, dépit, vanité, quelle prise sur lui cela donne ! Quand Édouard le retrouvera, il sera trop tard, j'en ai peur. Mais il est jeune encore et l'on est en droit d'espérer.

IIIème partie

C'est l'écrit que Bernard passe ce matin. Il ne sortira qu'à midi. Olivier l'attend dans la cour. Il reconnaît quelques camarades, serre des mains, puis s'écarte. Il est un peu gêné par sa mise. Il le devient plus encore lorsque Bernard, enfin délivré, s'avance dans la cour et s'écrie, en lui tendant la main :

« Qu'il est beau ! »

Olivier, qui croyait ne plus jamais rougir, rougit. Comment ne pas voir, dans ces mots, malgré leur ton très cordial, de l'ironie ? Bernard, lui, porte le même costume encore, qu'il avait le soir de sa fuite. Il ne s'attendait pas à trouver Olivier. Tout en le questionnant, il l'entraîne. La joie qu'il a de le revoir est subite. S'il a d'abord un peu souri devant le raffinement de sa mise, c'est sans malice aucune ; il a bon cœur ; il est sans fiel.

(...) Bernard s'adresse de façon exaltée à Olivier :

Un extraordinaire rayonnement émanait de tout son être. Comme il s'exprimait bien ! Olivier le contemplait dans une sorte d'extase.

« Moi aussi, murmura-t-il craintivement, je comprends qu'on se tue ; mais ce serait après avoir goûté une joie si forte que toute la vie qui la suit en pâlisserait ; une joie telle qu'on puisse penser : Cela suffit, je suis content, jamais plus je ne... »
Mais Bernard ne l'écoutait pas. Il se tut. À quoi bon parler dans le vide ? Tout son ciel de nouveau s'assombrit.

« C'est moi qui lui parlais de suicide, dit-il à Édouard. Je lui demandais s'il comprenait qu'on puisse se tuer par simple excès de vie, "par enthousiasme", comme disait Dimitri Karamazov. J'étais tout absorbé dans ma pensée et je n'ai fait attention alors qu'à mes propres paroles ; mais je me rappelle à présent ce qu'il m'a répondu.

– Qu'a-t-il donc répondu ? insista Édouard, car Bernard s'arrêtait et semblait ne pas vouloir en dire davantage.

– Qu'il comprenait qu'on se tuât, mais seulement après avoir atteint un tel sommet de joie, que l'on ne puisse, après, que redescendre. »